

279899

HÉLÈNE EN ÉGYPTÉ

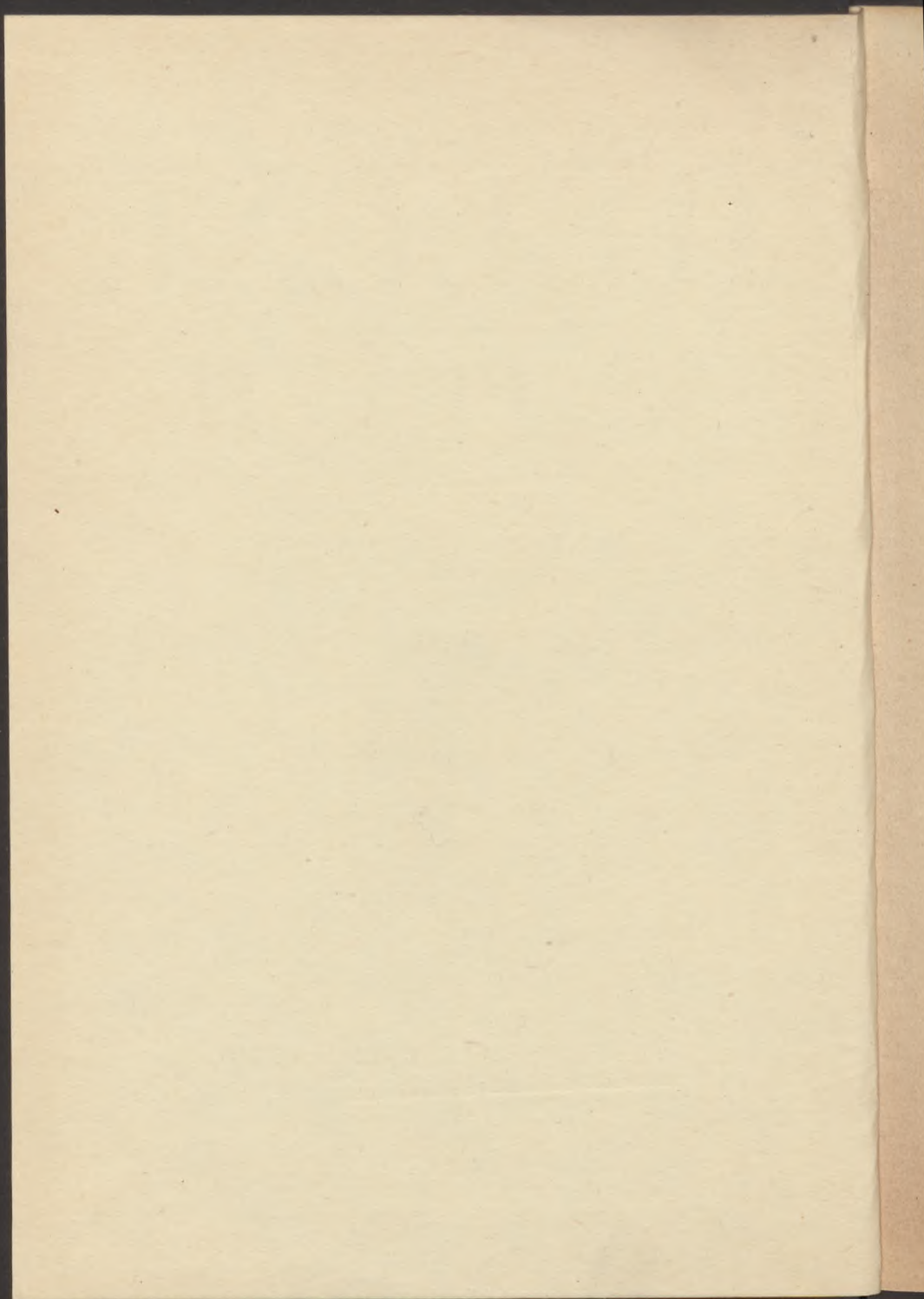
PAR

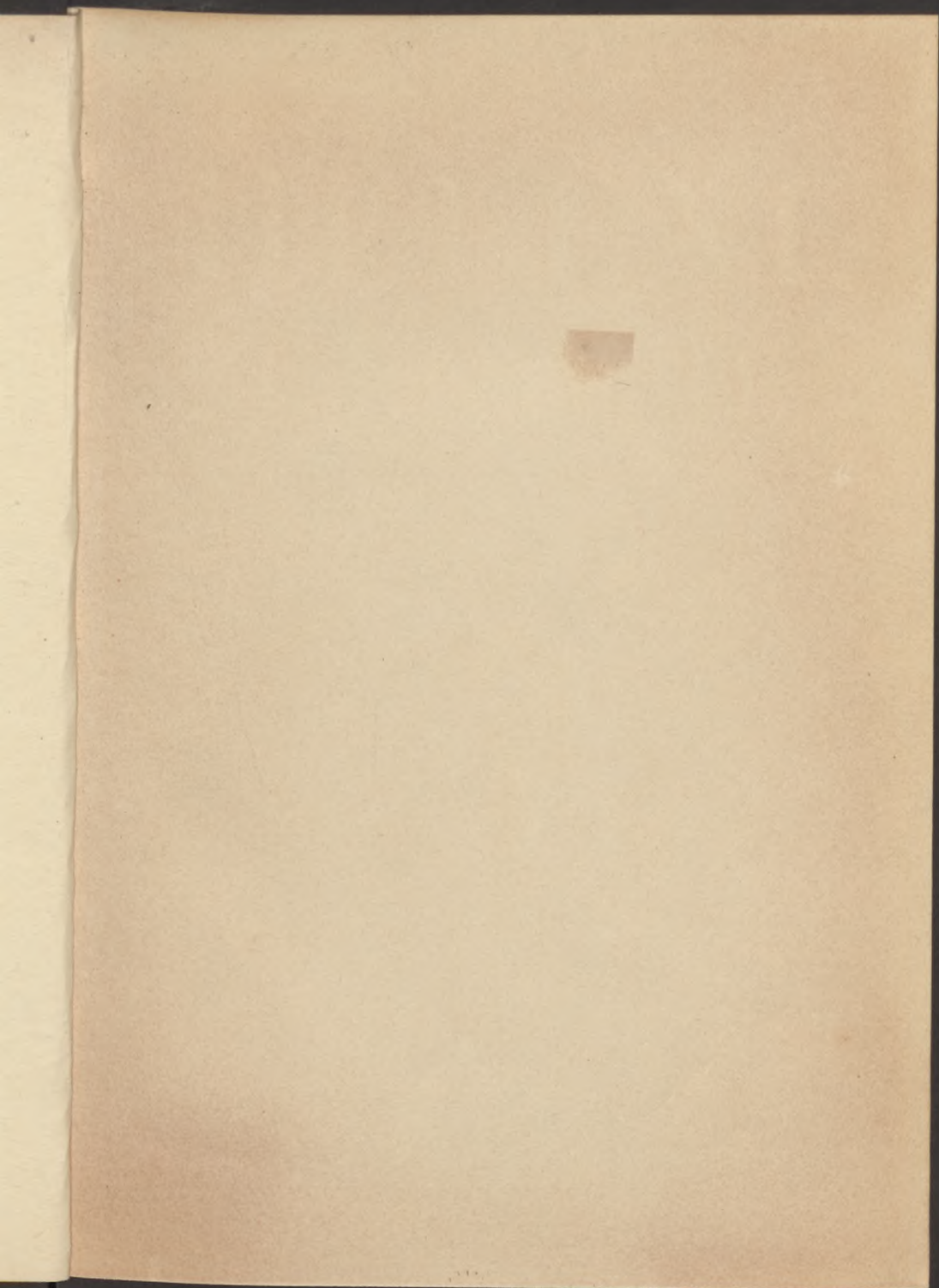
944

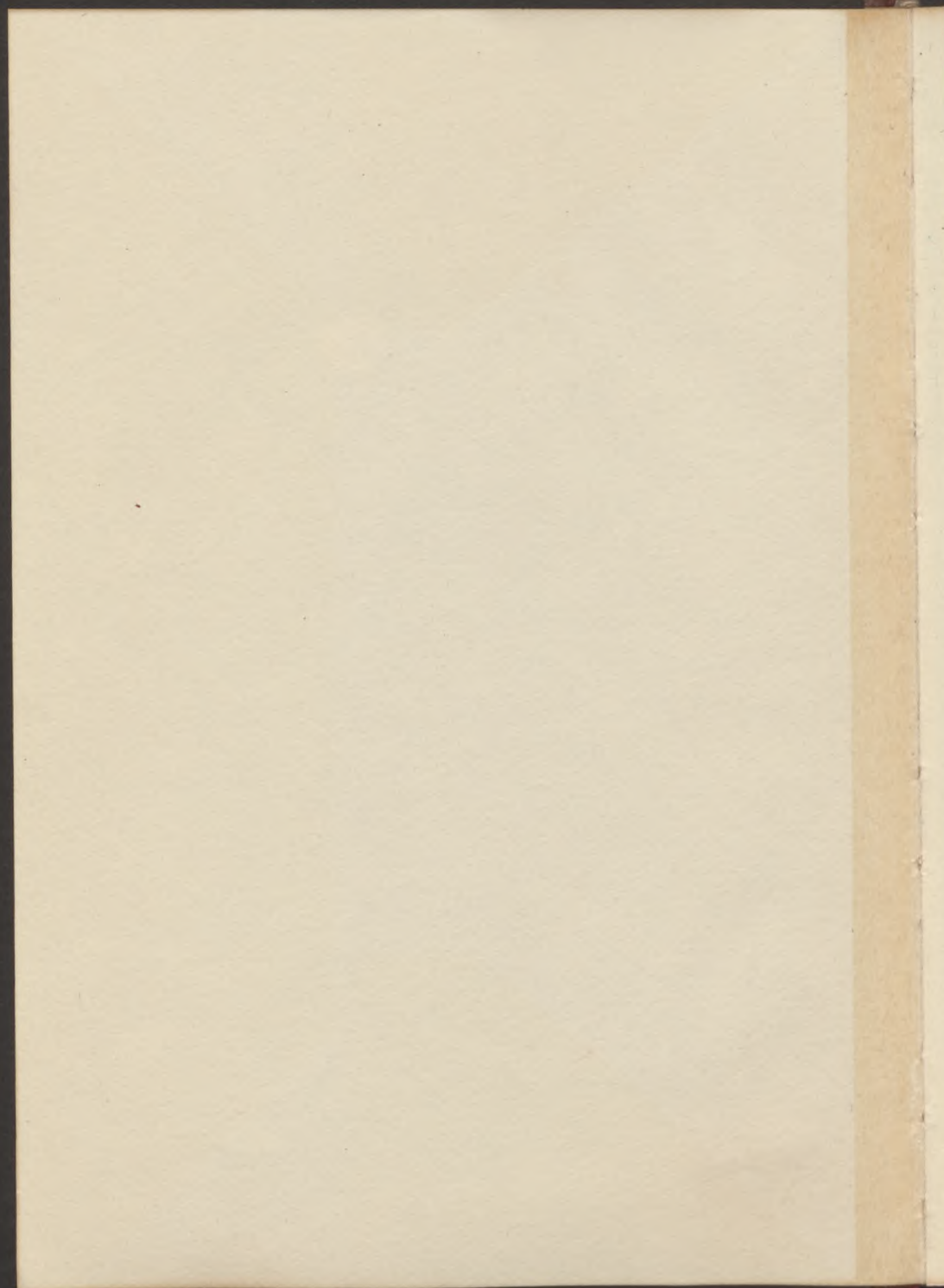
ANDRÉ DE HEVESY

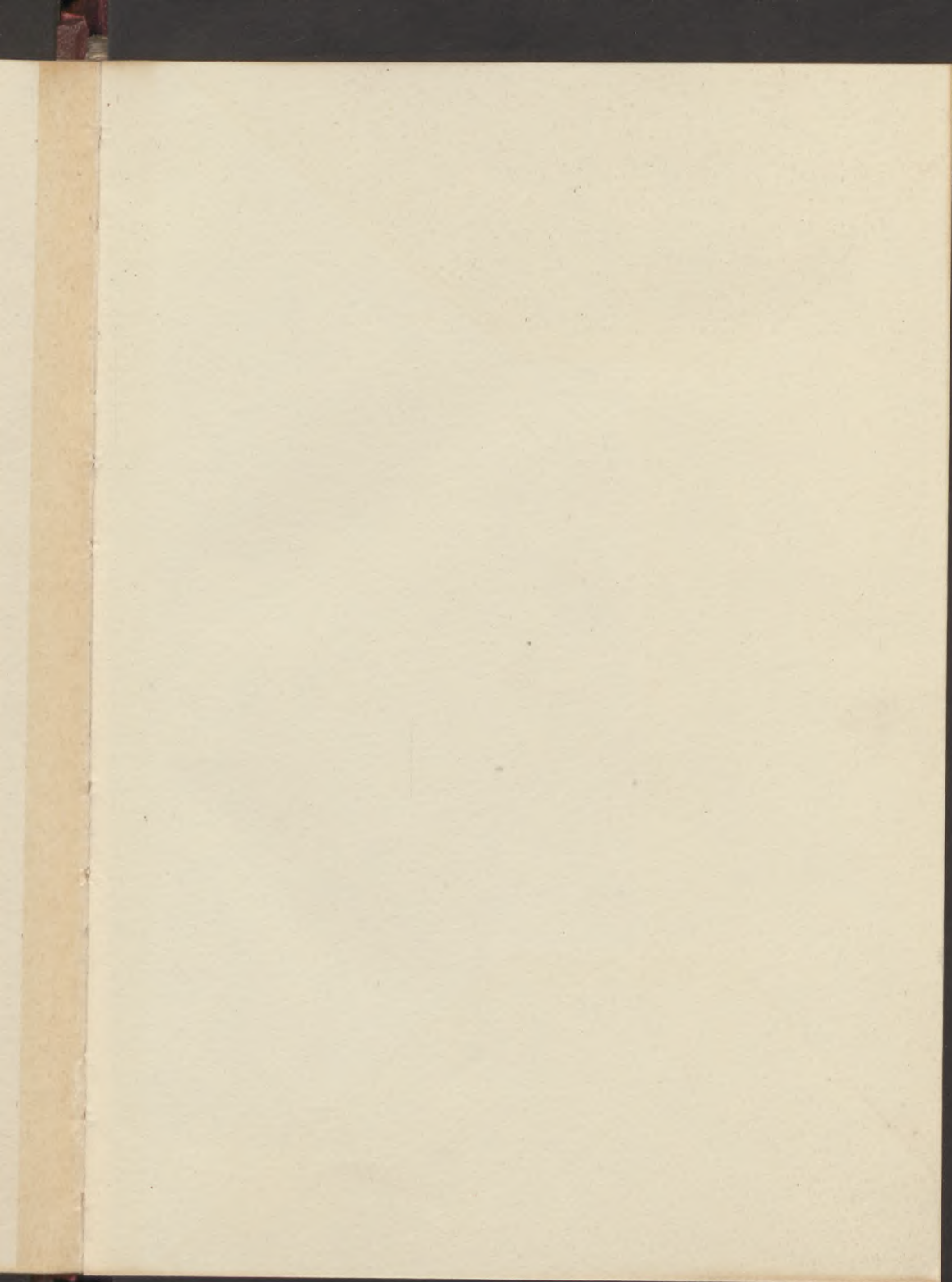


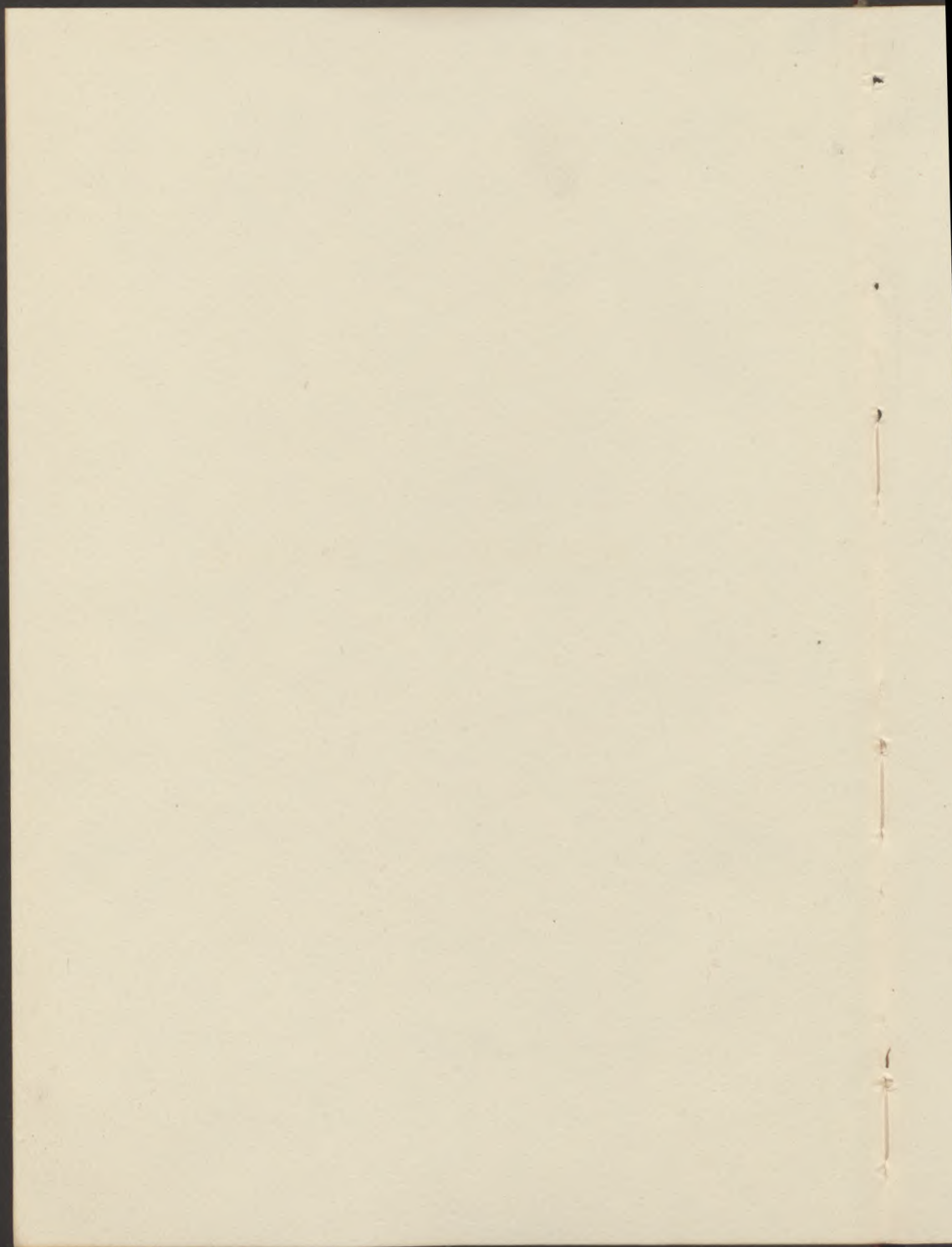
ÉDITIONS MARCELLE LESAGE
24, PLACE DAUPHINE
PARIS











HÉLÈNE EN ÉGYPTÉ

EXEMPLAIRE SUR ARCHES

N^o 89.

HÉLÈNE EN ÉGYPTÉ

PAR
ANDRÉ DE HEVESY



ÉDITIONS MARCELLE LESAGE
24, PLACE DAUPHINE
PARIS



279899

ORSZÁGOS SZÉCHÉNYI KÖNYVTÁR		
B. Növedéknapló		
1855 év	5018	Sz.



COPYRIGHT BY ANDRÉ DE HEVESY 1928

LA DAME DU JARDIN SOLITAIRE

LE temple funéraire du roi Ramsès s'élevait sur un tertre au pied duquel les eaux du Nil Canopique roulent vers la mer. Des bas-reliefs et des hiéroglyphes célébrant les faits du monarque ornaient la façade en granit rose de la nécropole. Deux sphinx à corps de lion gardaient la haute porte aux battants de bronze. Des arbustes précieux dans des vases d'albâtre projetaient leur ombre menue sur les dalles

ensoleillées. Un jardin carré descendait en pente douce vers le fleuve. Au milieu de la haie de sycomores taillés en cônes, on apercevait quatre kiosques abrités par des acacias d'un rouge flamboyant; quatre bassins en pierre, recouverts de touffes de lotus, un berceau de treilles menant jusqu'à la berge, des orangers, des chaines de jasmin, des champs de lys, enfin des bosquets à touffes mauves : le saint tamarisque qui ombrage le tombeau d'Osiris.

Le fleuve était si large que les voiles triangulaires des barques semblaient des papillons posés sur un pré. Ses eaux limoneuses fécondaient l'immense plaine sillonnée par les lignes brillantes des canaux. Les dattiers balançaient leurs couronnes de grappes au-dessus des champs verdoyants.

Derrière la nécropole, sur les collines hors de la portée des eaux vivifiantes, la verdure s'arrêtait. Des vallées arides indiquaient le chemin du désert. Et sur un mamelon de sable fauve, des vautours aux pattes écartées contemplaient le sol calciné par la lumière. Sous le ciel d'un bleu vibrant, la mer semblait polie comme un bloc de pierre. Seule une ligne d'écume indiquait le brisant où les ondes du fleuve s'ouvrent un passage dans les flots salés.

Au bas du jardin, des Ethiopiennes en sarraut de toile blanche, écaillée de rouge, fredonnant un chant plaintif, tournaient les roues à chapelets qui élevaient l'eau du Nil dans des rigoles de bois. Au milieu des parterres, de jeunes

esclaves ambrées coupaient les lis à tiges élancées. Elles avaient dépouillé leurs voiles et se penchaient pour engorger les fleurs. D'autres, la corbeille sur la tête, portaient vers le pressoir l'odorante récolte. Deux femmes nues, la calotte de cheveux poudrée de bleu, maniaient les barres, et laissaient retomber l'huile de lis dans des amphores.

Une porteuse déposa son panier, et ses yeux cernés de noir épiaient l'horizon.

— Pas de voiles en vue, dit-elle, Perosata sera sereine.

— En effet, répondit une autre, les voiles semblent gouverner son cœur.

— Il y a longtemps qu'elle habite cette demeure ? questionna la première.

— Tant de lunes, répondit une des robustes pressureuses, en s'accoudant sur la barre, qu'elle rempliront bientôt le cours de sept années. Autrefois, on mettait à mort tout Achéen qui touchait ce rivage, car trop de pirates avaient ravagé la contrée. Mais quand les dieux descendirent Perosata du ciel, le vieux roi permit aux Achéens de respirer et de vaquer à leurs affaires. Les chefs des eaux ont l'ordre d'amener devant elle chaque homme des Iles Vertes qui accoste cette terre. Elles les écoute, les questionne, et les comble de dons.

— Connais-tu les Iles Vertes ? demanda la jeune fille.

— J'ai ouï dire que ce sont des pays couverts d'épaisses forêts de pins gémis-

sants. L'homme y est son propre lion. Ces peuples viennent de faire une longue et terrible guerre : leurs montagnes sont jonchées de cadavres, leurs mers pleines de bateaux désemparés. Parfois, les survivants sont recueillis par les nefs du Pharaon, — et elle murmura la formule sans laquelle on ne prononçait jamais le nom du souverain : vie, santé, force. Ils ont des corps blancs couverts de cicatrices ou de plaies ouvertes. Une peau de bête flotte sur leur épaule.

Les esclaves regardèrent vers la mer mystérieuse qui amène les redoutables étrangers vers la Terre-Noire. Et au milieu de l'espace immobile, elles virent surgir une petite tache sombre. Les mains en visière, elles observaient le navire qui s'avavançait en grandissant.

En ce moment, Perosata parut sur les

marches de la nécropole. Le grand parasol, d'un vert tendre, tenu par ses femmes cachait son visage, mais à travers la robe en gaze de lin plissé, ses nobles jambes trahissaient la reine étrangère.

Elle s'assit. Sur la balustrade de granit, on vit son coude blanc et l'ombre de son profil tourné vers la mer.

Les esclaves se mirent à genoux et s'exclamèrent :

— Nous avons moissonné les lis pour accumuler à tes pieds les amphores qui débordent d'huile odorante.

Mais Perosata ne prêta pas attention aux vases alignés sur le gazon, car maintenant, on pouvait distinguer le bateau à cinquante rames, la proue relevée en bec, qui franchissait le brisant, glissait dans l'estuaire et pliait ses voiles d'un rouge fané.

On entendit sous le parasol vert :
— Appelez Polixia !

Une femme âgée accourut. Elle avait la démarche souple des montagnardes, et au lieu de la perruque bleue des égyptiennes, ses cheveux blancs étaient bouclés comme les grappes de jacinthes.

Quand elle vit le navire qui jetait les câbles, elle eut un tressaillement :

— Cette nuit, j'ai encore rêvé d'Amphion, dit-elle. J'ai vu mon fils bien-aimé monter vers nous, tenant sa lance de onze coudées. Il s'avança jusqu'à moi et m'entoura de ses bras. Mais ses mains puissantes semblaient légères comme un duvet d'oiseau.

— Ah ! puisse le songe se vérifier !
Puisse-je le revoir ! Peut-être que quel-

que voyageur nous apporte de ses nouvelles et m'apprendra qu'il vit?

Mais voici le Chef des Eaux.

Le Chef des Eaux se prosterna devant Perosata et dit :

Un homme de la Grande Verte se trouve sur le bateau qui vient d'amar-
rer. Qu'ordonne la Dame du Jardin Soli-
taire?

Elle répondit :

— Qu'il vienne !

L'étranger, suivi des gardes égyptiens, montait lentement vers la plate-forme. Il ne portait pas d'armes. Une peau de bête couvrait ses épaules. Mais sa démarche était pesante comme s'il maniait un bouclier de bronze.

Sur un signe, l'ombrelle verte se ferma.

On vit le visage de Perosata, blanc comme le lait des génisses, et ses grands yeux graves.

— Qui es-tu, demanda-t-elle, et quelle est ta patrie?

— Je suis un chef grec, Teucer, fils de Telamon. J'ai quitté Salamine, ma ville natale, pour combattre les Troyens. Car sache que Pâris, fils du roi Priam, ravit Hélène de Sparte et les trésors de Ménélas, son époux. Mille vaisseaux abordèrent le rivage du Scamandre afin de reprendre Hélène et sauver l'honneur de la Grèce.

PEROSATA. — Comment sûtes-vous l'enlèvement d'Hélène?

TEUCER. — Des hérauts couraient de ville en ville, de village en village, réunissaient le peuple et criaient : « Pâris, prince de Troie, a violé les devoirs de

l'hospitalité, enlevant l'épouse du roi de Sparte. Aux armes! Allons détruire Troie et venger notre pays! »

PEROSATA. — Était-ce la vérité qui sortait de la bouche des hérauts?

TEUCER. — C'était la vérité car tout le monde le disait!

PEROSATA. — La voix de la multitude n'est pas toujours celle de la raison.

TEUCER. — Quand nous poussâmes nos bateaux dans la mer, les vieillards, les femmes, les enfants clamaient: « Détruisez Troie, saisissez Hélène la maudite! Et même les platanes chuchotaient: Hélène la maudite! »

PEROSATA. — O chers platanes...

TEUCER. — Nous arrivâmes sous la haute Ilion qui domine l'Hellespont, enrichie des péages des nautonniers. Nous assaillîmes la ville qui celait toutes les

richesses de l'opulente Asie, tant de belles Troyennes, tant d'étoffes de pourpre et d'or.

PEROSATA. — Insensés qui donnâtes pour des voiles pourprés le sang pourpre des Grecs !

TEUCER. — Notre cause était juste. Pourtant, au début, la fortune s'acharna contre nous. Le désaccord des chefs, amena la défaite et la retraite. Nos vaisseaux tirés au sec devenaient nos derniers retranchements.

D'innombrables Troyens tombèrent sous nos coups. Nous aussi perdîmes beaucoup de monde. La vallée du Scamandre s'emplit de cadavres.

PEROSATA. — Amis et ennemis ne gisaient-ils pas pêle-mêle sous ces monceaux ?

TEUCER. — Qui compte les morts au

milieu de la bataille ? Tu voudrais donc que les hommes se multiplient jusqu'à ce qu'ils se dévorent comme les bêtes féroces ? Ou jusqu'à ce que les Dieux déchaînent quelque fléau pour diminuer le nombre des humains ?

PEROSATA. — Amant de la guerre, sache que le fléau emporte les faibles, les enfants des mères aux mamelles taries. La guerre prend la fleur de la jeunesse. Elle découronne les peuples.

POLYXIA. — Amphion était si beau, avec sa tête de vierge sur ses épaules viriles ! O étranger, parmi les vivants ou parmi les morts, as-tu rencontré un jeune guerrier d'Augéia, nommé Amphion ?

TEUCER. — Comment aurais-je pu savoir son nom ? Les jeunes guerriers étaient nombreux comme les feuilles et tombaient comme les feuilles dans la

rafale. Ils n'avaient de nom que pour leur mère.

POLIXIA. — Et moi... Je suis sa mère !

TEUCER. — Femme, je ne puis te donner des nouvelles de ton enfant. Mais mon récit réjouira ton cœur. Car la fortune changea. Achille sortit de sa tente. A son épée, Jupiter livra les Troyens. Nous les repoussâmes jusqu'à leurs murailles. Le divin Achille tua Hector. Tous nos chefs plantèrent leur pique dans le corps du vaincu. Puis Achille lui perça les deux talons, l'attacha à son char et la tête du Troyen ensanglanta le sable.

POLYXIA. — Ne craignaient-ils donc pas le courroux des Dieux ?

TEUCER. — Du haut des remparts, sa mère et son père remplissaient l'air de leurs gémissements.

POLYXIA. — Sa mère qui lui a donné la vie et qui n'a pas pu l'entourer de ses bras !

TEUCER. — Ils ne devaient pas gémir longtemps. Nous renversâmes le royaume de Priam. Lui-même fut égorgé devant l'autel de Jupiter. On précipita l'héritier de cette race dure à vaincre, le jeune Astyanax, du haut des tours, et sa tête alla se broyer contre le rocher.

PEROSATA. — Y aura-t-il encore des mères pour mettre au monde des fils ?

TEUCER. — Nous partageâmes l'énorme butin : cratères d'or, tissus d'Asie, captives phrygiennes. Les nautonniers grecs traversent librement l'Hellespont où désormais personne n'exige de péage car tous les Troyens périrent avec Iliion, nos dards dans leur sein, nos pieds

sur leur gorge. Et les chiens de la ville détruite s'enivraient du sang de leurs maîtres.

POLYXIA. — O malheureux qui n'ont pas été ensevelis par des mains pieuses !

TEUCER. — La flotte mit à la voile pour la patrie. Beaucoup des nôtres encore devaient périr en route. Mais jamais on n'oubliera la guerre de Troie. Et les temples des Dieux débordent de dépouilles phrygiennes !

POLYXIA. — Que n'avez-vous songé à recueillir nos larmes ! Toutes les urnes en argile ou en marbre de la Grèce auraient-elles suffi pour les contenir ?

PEROSATA. — Lesquels des chefs grecs purent-ils regagner leur patrie ?

TEUCER. — Bien peu devaient revoir leur foyer.

PEROSATA. — Qu'advint-il d'Agamem-

non, roi de Mycènes, et de son frère Ménélas?

TEUCER. — Agamemnon rentra sain et sauf dans son palais. Cependant il mourut égorgé par sa propre épouse.

PEROSATA. — Infortunés Atrides!

TEUCER. — Ménélas s'empara de la femme de Sparte, la cause de tous nos maux. Mais au retour, il périt en mer.

PEROSATA. — D'où tiens-tu cette funeste nouvelle?

TEUCER. — Il est bien mort et ne jouit plus de la lumière. Au bord des flots qui l'engloutirent, on lui éleva un tombeau entouré de rameaux de myrte. Quand à Hélène, odieuse à toute la Grèce, ses mânes n'eurent d'autre offrande que la haine qui habite nos cœurs.

PEROSATA. — As-tu vu la femme de Lacédémone?

TEUCER. — Que de fois, sur la tour d'Illion, ne vis-je pas le beau Pâris, reconnaissable à son aigrette en queue de cheval, et Hélène adossée à son épaule!

PEROSATA. — Etait-ce elle ou son fantôme?

TEUCER. — C'était bien elle, couverte d'un manteau blanc retenu par des agrafes d'or, montrant à ses suivantes nos chefs qu'elle désignait par leur nom.

PEROSATA. — O les yeux des hommes!

TEUCER. — Nos hérauts s'avançaient vers les lignes ennemies et clamaient : « Troyens, Dardaniens, rendez Hélène et les richesses enlevées avec elle! »

Pourtant, toujours grâce à ces paroles, ses caresses, l'odeur céleste que répandaient ses habits, elle parvenait à attendre Pâris. Jamais il ne consentit à la rendre.

En vain la reine Hécube implorait cette exécrationnelle femme : « Pars, gagne furtivement les vaisseaux achéens. Mets fin à la guerre, sauve mes fils ! » Hélène passait la tête entre les créneaux, et pour nous narguer, elle se contemplait dans son miroir d'or.

PEROSATA. — O délire !

TEUCER. — Enfin, Ilion tomba. Nos troupes envahirent le Palais de Priam, et trouvèrent Hélène toujours penchée sur son miroir. Chacun de nous aurait dû la prendre à son tour, puisqu'elle aime tant les hommes. Cependant Ménélas revendiqua pour lui l'infidèle, et fit traîner par les cheveux sous sa tente cette femme souillée de crimes. Elle s'agrippa après ses genoux...

PEROSATA. — Voilà une reine bien humble en face de la mort !

TEUCER. — Mais il la regarda avec horreur, cacha sa face dans ses deux mains pour échapper à sa vue, à sa céleste odeur, et la fit lapider.

PEROSATA. — Fils de Télamon, connais-tu Hélène ?

TEUCER. — Je vis cent fois l'odieuse Laconienne.

PEROSATA. — Était-ce elle ou un fantôme ?

TEUCER. — C'était bien elle parée du diadème et du voile.

PEROSATA. — Fils de Télamon, n'était-ce pas au crépuscule ou dans la brume ? N'était-ce point en un songe nocturne ?

TEUCER. — En plein jour, sur les remparts de Troie, je l'ai vue de mes propres yeux, comme je te vois.

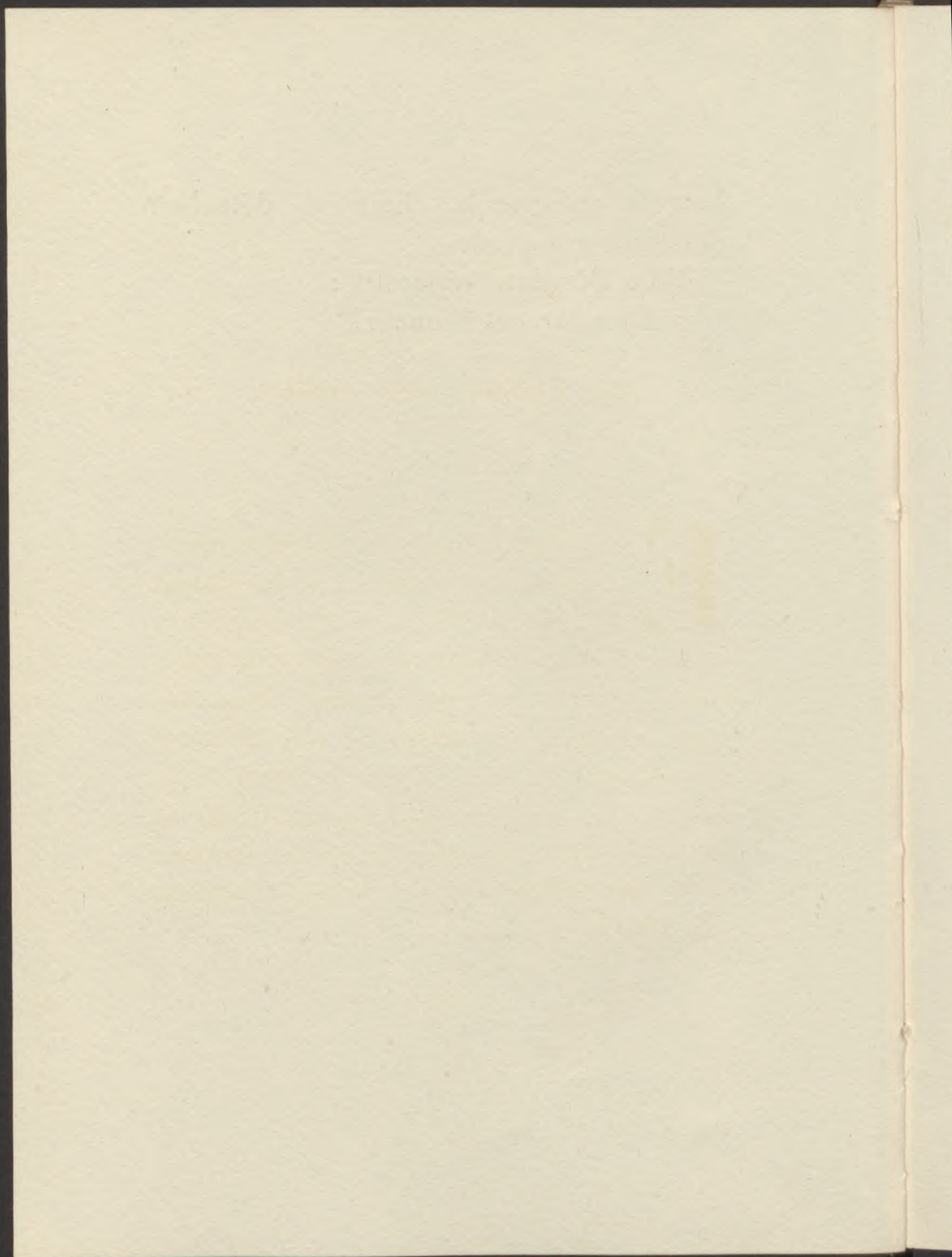
PEROSATA. — Chassez cet homme !

— Faut-il couvrir sa face et le frapper

jusqu'à ce que la chair se détache?
demanda un garde.

Mais Pérosata répondit :

— Chassez cet homme!



LE FRÈRE DES DIEUX

ENTRE les pylones de la nécropole, le Pharaon apparut. Il descendit lentement les marches de granit, svelte et grand dans sa tunique à manches courtes. Une mitre blanche, rayée de rouge, couvrait sa tête au menton rond, au nez droit recourbé à la pointe. Le serpent d'or, symbole de la royauté, l'uraeus qui jette la flamme et le lait ardent par la bouche, brillait sur son front.

Tout le monde se prosterna. Seule Perosata restait debout, et, au loin, parmi les sables fauves, les vautours dressés sur leurs pattes écartées.

Chaque semaine, Ramsès venait offrir l'eau et l'encens aux mânes de son père. Après quoi le Pharaon allait rendre visite à la Dame du Jardin Solitaire.

Autrefois, par des temps troubles, les prêtres avaient consulté Ammon. La statue du dieu énonça, dans l'ombre du sanctuaire, qu'une femme amenée par les flots rendrait la paix et la prospérité à l'Égypte. Un jour d'orage, Ramsès accompagnait son père pour visiter les travaux de sa demeure éternelle. Et dans la chapelle, où déjà se dressait la statue en basalte noir du vieux roi, ils aperçurent, au milieu d'une flaque d'eau

et d'algues marines, une forme blanche prosternée.

Le Pharaon se souvint de l'oracle et accueillit comme une reine l'hôte envoyé du dieu. Et depuis lors, Perosata, l'étrangère, habitait le jardin de la nécropole. On lui donna des esclaves, et, en guise d'intendante, une Achéenne vendue par des pirates, Polyxia.

Ramsès s'avança et la salua de sa main ornée d'un scarabée de jaspe vert. Elle était aussi grande que lui. Il la compara aux frêles orientales au teint de safran pâle de son gynécée qui se posaient nues sur ses genoux et lui faisaient aspirer leur sein ou leurs fleurs. La Dame du Jardin Solitaire était droite et blanche. Jamais elle ne se prosternait devant lui. Elle se bornait à le saluer de la tête. Et de tous les titres pompeux

dont l'étiquette affuble le Pharaon, Perosata n'adopta qu'un mot, elle l'appelait : Soleil.

Ramsès s'assit, les coudes serrés, les mains posées sur ses genoux.

Les esclaves se retirèrent à reculons, l'échine courbée. Leur maître resta seul avec Perosata. Ils demeurèrent quelques instants en silence. Leur regard parcourait l'immense plaine étendue sous le ciel sans nuage.

— O Soleil, ton peuple vit en paix, dit Perosata.

— Ceux qui ont attaqué mes frontières ne récolteront plus, répondit le Pharaon, et j'ai sauvé le faible de la main du violent. Les arcs et les boucliers sont serrés dans les magasins. Les charriers, les fantassins se reposent dans leurs villages et élèvent leurs enfants. Les che-

mins sont libres. J'ai planté en tous lieux des arbres et des berceaux pour que l'homme jouisse de l'ombre aux heures de repos.

Elle répondit :

— Le dieu de la sagesse est dans ton cœur.

Des couples de tourterelles voltigèrent d'un oranger à l'autre. Le regard du Pharaon suivait la tunique tissée d'or, bridant sur les hanches, qui indiquait le contour des seins purs.

Cette étrangère était la seule femme qui fit connaître au Frère des dieux le respect et le désir.

Et il dit :

— Ta présence a été pour ce pays la rosée bienfaisante. Pourtant ton œil ne

va pas vers la contrée qui te vénère.
Ta pensée suit le courant qui caresse
des rives inconnues.

Je respecte tes peines. Je respecte ton
silence. Mais le jour où le secret jaillira
de ta bouche, je le recueillerai dans
une corbeille d'or.

Elle répondit :

— O Soleil, la joie chante, l'amertume
est muette. Il y a des chagrins qui
feraient pâlir l'or.

Mais le cortège de chasse du Pharaon
se rangea sur la plate-forme. Des archers,
avec des carquois pendant sur leurs
poitrines, suivaient les gardes armés de
longs fléaux. Des écuyers conduisaient
le char attelé, au bout du timon, d'un
cheval aux narines palpitantes. Un page

tenait le casque, le bouclier et un large bandeau d'or, car le lion mangeur d'hommes, s'attaque au cerveau, siège du courage et de la pensée.

— O Soleil, tu vas terrasser les lions de Lybie, dit Perosata.

— Mon aïeul Amenhotpou tua de sa main cent douze lions à grandes crinières, répondit le roi. Et je suis encore loin de ce nombre.

Les piqueurs parurent, retenant avec peine les mâtins roux au rude pelage. Devant eux marchait l'inséparable compagnon de chasse du roi, Anta-m-Nekht, le lion apprivoisé.

Ses gardiens avaient l'ordre de le divertir pendant ses repas et ses promenades. Les uns jouaient du fifre,

d'autres battaient de longs tambours
en forme de tonnelets. Et tous chan-
taient :

Que le son des instruments soit
[agréable à ton oreille,
Invincible ami de l'invincible maître!
Personne ne viole ses commande-
[ments,
Personne ne résiste à tes regards !
Le feu de tes prunelles fascine les
[ennemis,
Leurs cœurs tremblent comme les
[plumes de l'éventail.
Tu te plais dans le combat,
Tu suis le seigneur de la vaillance
[dans la mêlée,
Tu le suis quand son char fait pou-
[droyer le sable du désert.

Le tigre à tête de serpent, et les autres
[seigneurs de l'épouvante
Frémissent à ta vue, Anta-m-Nekht,
Et tendent leur flanc aux javelots de
[l'invincible.

Les belluaires firent un pas en avant,
flairèrent la terre, répandirent une poignée de poussière sur leur tête pour montrer qu'ils n'étaient eux-mêmes que poussière en face du Pharaon.

Celui-ci leur fit signe de se relever. Il restait silencieux. Son regard errait toujours sur la toile de trame ténue, laissant transparaître les seins purs. Ramsès cherchait à lire dans les yeux de la jeune femme. Mais il n'y vit que de la tristesse.

Ce calme ennuyait Anta-m-Nekht. Il poussa un sourd rugissement.

Le Pharaon se leva et dit :

— Que la bénédiction divine pleuve sur toi comme une rosée abondante, et que le souffle du Fleuve rafraîchisse ton âme!

Elle répondit :

— O Soleil, que tes dieux et les miens te soient favorables!

Le lion s'étira. Le cheval aux jambes nerveuses se cabra, agitant ses plumes écarlates. Et le cortège disparut dans un cliquetis d'armes derrière les cônes des sycomores.

LA MORT D'AMPHION

TROIS aigles planaient dans le ciel pâle. Polyxia toucha le bras de sa maîtresse et dit :

— La Flotte du Roi !

En effet, c'étaient les navires du Pharaon qui revenaient des mers lointaines. De petits points blancs avançaient en triangle, comme un vol d'oies sauvages. Les aigles, flairant déjà la proie, battaient des ailes. Mais ils s'élevèrent brusquement, poussant des cris rauques,

quand les petits points blancs, transformés en galères, franchirent le brisant avec des balancements qui soulevaient l'écume.

Les vaisseaux entrèrent dans l'estuaire et s'alignèrent près du rivage. Peu après le Chef des Eaux parut. Il salua la Dame du Jardin Solitaire, un genou en terre, la main droite devant le visage :

— Une nef de la flotte, annonça-t-il, a recueilli un Achéen naufragé. Mais il lui reste à peine le souffle de la vie.

— Est-il jeune ? demanda Polyxia.

— C'est un bel adolescent aux yeux pâles.

— C'est lui, s'écria Polyxia, c'est lui !

Elle disparut en courant. Perosata fit signe au Chef des Eaux de suivre la mère angoissée. La Dame du Jardin Solitaire resta seule dans le silence entre-

coupé par les gouttelettes tombant des feuilles. Puis le sable grinça. Quatre marins au torse d'argile s'avançaient portant une litière. Polyxia les suivait, sa chevelure bouclée serrée contre celle du rescapé, comme deux grappes de jacinthe issues de la même tige.

Arrivée devant Perosata, elle se redressa. Et sans abandonner la main pendant hors de la litière elle dit :

— C'est lui, Amphion !

Un jeune guerrier gisait sur les cousins ; il souleva avec peine sa large épaule et sa face amincie, éclairée d'yeux clairs comme des disques d'or poli.

— Grâces soient rendues à Pallas, murmura-t-il, qui me permit de retrouver ma mère et de te connaître, toi, qui fus bonne pour elle !

PEROSATA. — Sois le bienvenu ! Mes

femmes t'apporteront du lait et des gallettes de miel. Les médecins panseront tes blessures. Tu vivras auprès de ta mère et tu nous raconteras tes exploits.

AMPHION. — Reine généreuse, je ne jouirai plus longtemps des nourritures terrestres. Les javelots phrygiens et la colère de Neptune, qui me fit errer sur les ondes, ont dévoré mes forces. Mais dis, mère, comment parvins-tu dans ce pays éloigné ?

POLYXIA. — Quand tu partis contre les Troyens, toi et tes vaillants compagnons, il ne restait que les femmes et les vieillards pour garder le village. Je passais les journées à errer au pied de la falaise, attendant ton retour ou quelque signe qui puisse m'éclairer sur ton sort. C'est ainsi que je fus prise par des écumeurs de mer. Pourtant, au lieu du dur esclav-

vage, les dieux magnanimes me conduisirent auprès de cette reine qui fut une sœur pour moi.

Mais toi, enfant, quel fut ton destin sous cette Troie dont le nom fait frémir ?

AMPHION. — O mère, quand nous poussâmes nos barques dans la mer et que nous partîmes à voiles déployées, que notre course fut belle ! L'espoir scintillait comme les étoiles. N'allions-nous pas punir les ennemis de la Grèce et reconquérir Hélène ?

PEROSATA. — Hélène, toujours Hélène !

AMPHION. — Les lances heurtaient les rames. Et il nous semblait que nous aspirions au dessus des flots le parfum céleste d'Hélène.

PEROSATA. — O chimère !

AMPHION. — D'autres nuits nous atten-

daient, couchés en armes dans la boue,
l'odeur du sang dans les narines.

PEROSATA. — Comme les fauves rampant dans les marais.

AMPHION. — O mère, que l'odeur du sang est atroce et que la nuit sur le champ de bataille est noire, grouillante d'horreur et d'épouvante ! Mais les bons compagnons serraient leurs boucliers murmurant : Grèce ! Hélène !

PEROSATA. — La guerre est comme un volcan qui fait sortir des entrailles de la terre la boue et le feu !

Comment lui dire...

AMPHION. — Enfin se leva le jour où nos coups renversèrent les hautes tours de Troie et nous rendirent Hélène !

PEROSATA. — Toi aussi, tu as vu Hélène !

AMPHION. — Personne ne la vit. Mais elle était présente à tous.

PEROSATA. — Et toi aussi tu maudis la Laconienne?

AMPHION. — Je ne maudis que ma faiblesse.

PEROSATA. — O faucheurs de printemps qui sacrifiâtes cette belle jeunesse pour reconquérir la chimérique Hélène! Vit-elle jamais Ilion?

POLYXIA. — Et c'est pour elle que nos villes sont vides et que pousse, bercé par les sanglots, un peuple d'enfants sans pères.

AMPHION. — Mère, nos bras qui ont détruit la terre de Priam n'ont-ils pas préservé vos cités et les berceaux qui les feront refleurir?

PEROSATA. — Noble Amphion! Non, je ne te ferai pas connaître la dure vérité!

AMPHION. — Mère, sens-tu ma main qui est légère comme le duvet d'un oiseau.

POLYXIA. — O mon rêve!

AMPHION. — Mère, avant de quitter le rivage de Troie, nous avons appelé trois fois à haute voix les âmes de nos compagnons enveloppés du nuage de la mort. Mais les vivants, de retour au foyer, garderont-ils le souvenir des fiers manieurs de lances ?

POLYXIA. — Toi aussi, tu reverras la délicieuse Augée. Toi aussi, tu conduiras dans ta maison la fiancée ceinte d'une couronne de fleurs. La flûte fera entendre des airs de joie et le pas des chœurs résonnera en cadence.

AMPHION. — Mère, d'où vient ce froid dans ce pays de soleil ? O mère, quel froid...

POLYXIA. — Amphion ! Amphion ! O tendre fils retrouvé et reperdu ! c'est ta mère qui t'appelle, celle qui te guettait

du haut des falaises d'Achée, des terrasses de pierre de la noire Égypte ! Tu ne réponds plus ? Mes tempes ridées ardent, ton front blanc est glacé ! Amphion, je t'ai nourri de mon lait, et c'est moi qui tiens ta main inerte, c'est moi qui couvrirai du voile mon unique enfant qui n'est plus !

Qu'ils soient maudits, les faucheurs de printemps, ceux qui troublèrent par la lance les villes florissantes, ceux qui t'enlevèrent à la joie de la demeure, ceux qui me prirent mon cher Amphion ! La naufragée peut lier son enfant à sa ceinture. Êtes-vous donc plus cruels que les vagues pour arracher le fils à la mère !

PEROSATA. — Pure victime, lèvres closes où fleurit toute la noblesse du monde, je ne t'ai pas dit que ton sacrifice fut

vain. Je ne t'ai pas ôté le dernier rayon
au moment où tu approchais de l'ombre
éternelle. Je ne t'ai pas dit que jamais
Hélène ne fut à Troie et que tu meurs
pour une chimère ! Depuis longtemps,
mes yeux brûlants sont taris. Amphion
noble enfant, je mets mon silence sur ta
tombe.

LES ESCLAVES :
Plaintes ! Plaintes !
Faites, Faites,
Faites les lamentations sans cesse
Aussi haut que vous pouvez !
O jeune voyageur qui vas vers l'éternité
Tu as été emporté trop tôt !
O puissante poitrine, o doux visage
vous disparaîtrez dans la terre solitaire
Dans la ville du divin seigneur du Silence.



Plaintes ! Plaintes !
Faites ! Faites !
Dénudez vos seins !
Semez la poussière sur vos têtes !

Au dessus de la balustrade en granit, à la pointe des piques, six muffles de lions surgirent, — trophées de Ramsès revenant de la chasse. Il se tenait immobile derrière Anta-m-Nekht. Le fauve dressait les oreilles et écoutait en roulant les yeux le bruit des pleureuses, si peu semblable aux chants qui accompagnaient ses repas.

La mère, brisée de douleur, ne vit pas le roi et s'écria :

— Lions, faces noires, regards sanglants, lions rugissants de la guerre, venez-vous me prendre mon enfant et

vous coucher sur son cadavre à travers la vallée !

Ramsès s'approcha de Perosata :

— Quel est ce mort ?

Elle répondit : Le fils de Polyxia.

Il quitta le pays des torrents et du lierre et donna sa jeune vie pour une chimère. O Soleil, frère des dieux, laisse-moi pleurer cet enfant !

Sur un geste du Pharaon, les fauves disparurent.

— Couchez-le sur un lit à pattes de lion, ordonna-t-il. Que les embaumeurs soignent ses chairs. Mais peut-être que sa patrie veut d'autres rites ?

— Nous étendons nos morts sur le bûcher, répondit Perosata.

Le Pharaon leva les yeux. Les esclaves

allèrent chercher du bois. Pendant ce temps les femmes lavaient le corps et le parfumaient d'essences.

Sur le bûcher en acacia d'un jaune soufre, on mit des voiles pour préserver le tendre corps d'Amphion que l'on recouvrit de couronnes. En signe de deuil, le roi porta la main à la hauteur du front. Puis il retira de son doigt le scarabée de jaspé vert, le posa doucement sur la poitrine d'Amphion, et dit à la mère effondrée :

— Pour défendre le cœur !

Les esclaves s'agenouillèrent, et les mains sur leur chevelure bleue, elles se mirent à chanter :

— Son cœur qui lui vient de sa mère,
Son cœur, de quand il était sur terre...

On entourra le bûcher d'urnes pleines

d'huile de lis et de miel. Polyxia ferma les yeux, les lèvres de son fils. Puis elle coupa ses cheveux et les dispersa sur le linceul.

Perosata se pencha sur le cadavre et dit : — Amphion, avant de quitter les rives du Scamandre, tu as appelé trois fois les âmes de tes compagnons. Ici tu es seul. C'est moi qui appelle trois fois ton âme chérie.

Alors Polyxia se redressa : — Et c'est moi, moi, ta mère, qui appelle à haute voix ceux qui t'enlevèrent à mes bras !

Les deux Grecques remontèrent leur manteau sur leur tête. On mit le feu au bûcher. Les fagots grésillants s'entrechoquaient comme des lances qui se heurtent aux avirons. Les astres s'allumèrent dans le ciel clair. Et, accompagnées de sanglots, les flammes s'élancèrent vers les étoiles.

LA NUIT DU GRAND FLOT DE LARMES

DANS le Jardin Solitaire, les jours se traînaient plus lents que les crocodiles parmi les roseaux.

On était au deuxième mois du printemps. L'écume blanchissait toujours les brisants. Mais le Nil presque desséché avançait avec peine entre les bancs de sable. Les lignes brillantes des canaux avaient disparu. L'immense plaine montrait des teintes rousses et fauves. Accroupis sous les palmiers à feuilles

mourantes, les habitants attendaient en vain la crue salubre qui désaltère les champs et renouvelle la vie. Chaque soir, du haut des digues, la multitude guettait l'instant où Isis vient pleurer Osiris, son époux, et verse la larme miraculeuse qui fait déborder le fleuve. Les plantes, les herbes, les bêtes dépérissaient. Le pays entier s'abîmait dans la désolation.

— O Polyxia, dit la Dame du Jardin Solitaire à la mère inconsolable accroupie à ses pieds, nos cœurs ne sont-ils pas encore plus arides que cette plaine ? Tu as perdu ton fils chéri. Et moi, semblable à l'esclave flétri par le fer, je porte la marque ineffaçable du malheur de deux peuples. Que peut un être solitaire contre les insensés qui bouleversèrent la terre, contre les fantômes

suivis par des foules délirantes? que peut la vérité contre le mensonge aux yeux de chien qui dirige le troupeau et qui ne meurt qu'avec lui? L'homme n'est qu'une feuille de lierre qu'emportent les eaux écumeuses. L'espoir même m'a abandonné. Sources bordées de verts feuillages, Taygète couvert de neige, je ne vous verrai plus !

POLYXIA. — Nous ne quitterons pas l'Égypte sans crépuscule où la nuit tombe du ciel.

Nous ne rentrerons pas dans notre pays aux fontaines jaillissantes. Ma patrie, désormais, est le tertre qui garde les ossements d'Amphion. Et je reste comme l'aulne qui ne porte ni fruits ni fleurs. Mais toi tu deviendras la reine de cette terre.

Elle se tut, car dans l'ardente lumière du soir, elle vit apparaître Ramsès, suivi du collège de prêtres.

Le Pharaon portait la longue robe de lin plissé, et un tablier d'or, constellé d'émaux. Sa mitre blanche était surmontée de deux plumes d'autruche, de cornes de bélier et de l'uraeus qui lance le feu liquide à travers l'espace.

Les officiants, le crâne nu, le torse couvert d'une peau de panthère, saluèrent le roi, un genou en terre, la main droite devant le visage. Puis ils placèrent aux pieds de Ramsès un autel portatif, sur lequel brûlaient, dans un plat creux, des grains de résine. Le monarque mit l'encens sur la flamme et dit :

— Osiris, j'ai allumé pour toi ce feu ;
Osiris, Soleil nocturne, dispensateur des
destinées, l'Etre bon, mis à mort pour
le salut des hommes !

Tu fais croître les plantes, enfanter
le sol, rire les prés ! Dieu du Nil et du
Blé, les hommes t'adorent pour qu'ils
vivent et les étoiles t'obéissent.

Parfum divin, deux fois bon, élève-toi
comme un dieu ! Que la couronne de
fumée serve d'ornement à ton front !

Isis, épervier d'or, qui dessèches le
fleuve d'un coup d'aile, qu'une larme de
ton œil daigne faire sortir l'eau vive de
sa source ! Que la goutte divine inonde
les terres de grains et abreuve les oiseaux
avec leurs petits dans leur nid.

Et le grand prêtre s'écria :

— Fleuve, écoute le seigneur gracieux
qui donne à tous le souffle de la vie!

Écoute le souverain au diadème, puis-
sant par la vérité et le soleil!

Écoute le maître dont la colère tue !

Comme s'il avait reconnu la voix du
Pharaon, frère des dieux, le Fleuve
obéit.

L'étoile Sothis, guide des Eaux, res-
plendit à l'horizon. La surface du Nil
se fronça. Un flot opaque, rouge comme
les rochers brûlés par la lumière, com-
mençait à dévaler vers la mer. Les
lignes des canaux se mirent à briller.
Les taches sombres des villages sem-
blaient être des îles au milieu d'un lac
phosphorescent. Une délicieuse fraîcheur
montait de la vallée. Des feux de joie
illuminaient les berges. Des milliers de

petites figures noires, se penchaient, la torche en main, sur la crue; d'autres, agenouillées, rendaient grâce à Isis. Et de partout en entendait des clameurs :

— Il vient! Il vient! Le Nil vient vers toi! L'eau vive sort de sa source! Elle allaite la terre!

— Femmes, femmes, plongez vos enfants dans l'eau du renouveau!

Le Pharaon descendit les marches et s'arrêta en face de la Dame du Jardin Solitaire :

— J'ai donné l'ordre au Fleuve, dit-il. Le Fleuve a obéi. La noire Egypte et le désert rouge me rendent hommage. Le monde entier git sous mes semelles. Je donne des ordres à tout ce qui est sur terre — sauf à toi.

Il semblait encore plus haut dans la nuit bleue. Mais sa voix n'était pas celle du commandement.

Perosata le regarda. Les sources de son cœur s'ouvrirent et humectèrent ses yeux. Elle se recueillit un instant. Puis elle dit :

— SOLEIL, je suis HÉLÈNE, fille de LÉDA !

Ma mère me maria au roi de Sparte. Je languissais dans son sévère palais. Pâris arriva, resplendissant de jeunesse. Je le suivis.

Hélas ! lui aussi n'était qu'un maître au cœur aplati, si peu digne du Cygne aux grandes ailes que fut mon père !

Arrivée dans l'Île de Cranaé, je voulais conter mes peines à Pallas. Je cueillais des roses pour la déesse au front serein qui endort les désirs, quand je fus prise par des pirates Thyriens. Les rames et la voile entraînèrent le noir navire. Mes roses étaient mortes. Et moi, les yeux fermés le jour, ouverts la nuit, je pensais au fer aigu qui délivre les reines captives.

Un matin, le vent fraichit. D'immenses vagues battaient nos flancs. J'implorai la blanche Leucothée, secourable aux navigateurs. Tout le monde se jeta à l'eau. Les flots me portèrent vers le rivage. Je vis le temple, j'y cherchai asile. Je gisais aux pieds de la statue de basalte, avec mon cœur comme seul

compagnon, quand je fus trouvée par ton père et par toi.

Vous fûtes bons pour l'étrangère. Votre clémence s'étendit jusqu'aux Achéens que le Sort conduisait sur ce rivage. Pourtant, depuis sept ans, mes yeux sont secs et aucune joie ne colore mes joues.

Que les échos du pays natal sont doux à celui qui se consume sous un ciel lointain ! Hélas, moi, chaque écho de la Grèce me perce comme une flèche. Car sache qu'un grand délire s'empara de mon peuple. Ils vidèrent les villes, sortirent des forêts, abandonnèrent les pâturages. Et tous se réunirent sous les murs de Troie pour reconquérir Hélène, — cette Hélène qui ne foula jamais le sol d'Ilion !

C'est sur moi que retombe tout ce sang versé pour une chimère. C'est en invoquant mon nom que deux peuples se jurèrent une haine implacable. C'est moi que maudissent les mères agenouillées devant les tertres funéraires.

O heureux temps de ma jeunesse où je conduisais les chœurs dansants des vierges ! Elles ornaient de couronnes, elles parfumaient d'huile le Platane, voué à Hélène. Et, après l'hyménée, les mères me portaient leur nouveau-né, pour que mes caresses lui donnent la beauté et le bonheur !

Maintenant, les vierges me maudissent de leur couche stérile. Je suis l'abomination des orphelins et des veuves. Mon nom est attaché pour toujours au funeste délire de la Grèce. Il m'en sépare plus que cette mer. Et je ne reverrai

plus les peupliers blancs d'Amyclée, ni les violettes et les narcisses, ni les platanes de ma jeunesse !

Des larmes jaillirent de ses yeux restés secs depuis tant d'années. Le Pharaon se rapprocha. Son silence respectait cette douleur. Enfin, il dit :

— Je mettrai à tes pieds le lotus, l'herbe rouge, l'arbre à encens et le saint tamarisque.

Femme royale, patiente dans le courage, quitte la demeure d'épreuves.

Que la nuit du Grand Flot de Larmes puisse exaucer tous mes vœux !

Le cœur d'Hélène voltigea comme l'oiseau que le crépuscule inquiète.

— Je ne sais, répondit-elle, si c'est ta bonté qui attendrit mon âme, ou la tristesse des choses évanouies.

Mais, Ramsès :

— Notre temps n'est qu'une ombre qui passe. Le souffle qui est dans nos narines n'est qu'une fumée. Jouissons de la création en hâte, comme d'une jeunesse.

Hélène répondit :

— Les années ont passé sur ma funeste beauté !

Et le Pharaon :

— Que peuvent les années sur les grâces qui t'entourent ? Douce est ta parole. Ta salive est du miel. La sagesse

siège sur tes lèvres. Douce sera l'odeur
de ta demeure.

Elle leva les yeux, et attendit le miracle qui la transporterait au-delà des mers, au pied des peupliers d'Amyclée. Pourtant elle ne vit que la masse noire de la Nécropole, les contours des sphinx à corps de lion, le Nil déchaîné, la vaste féerie de la foule abîmée dans la frénésie de la joie, et les yeux du Roi, au-dessus desquels l'uraeus d'or scintillait, tel un astre.

Et elle murmura :

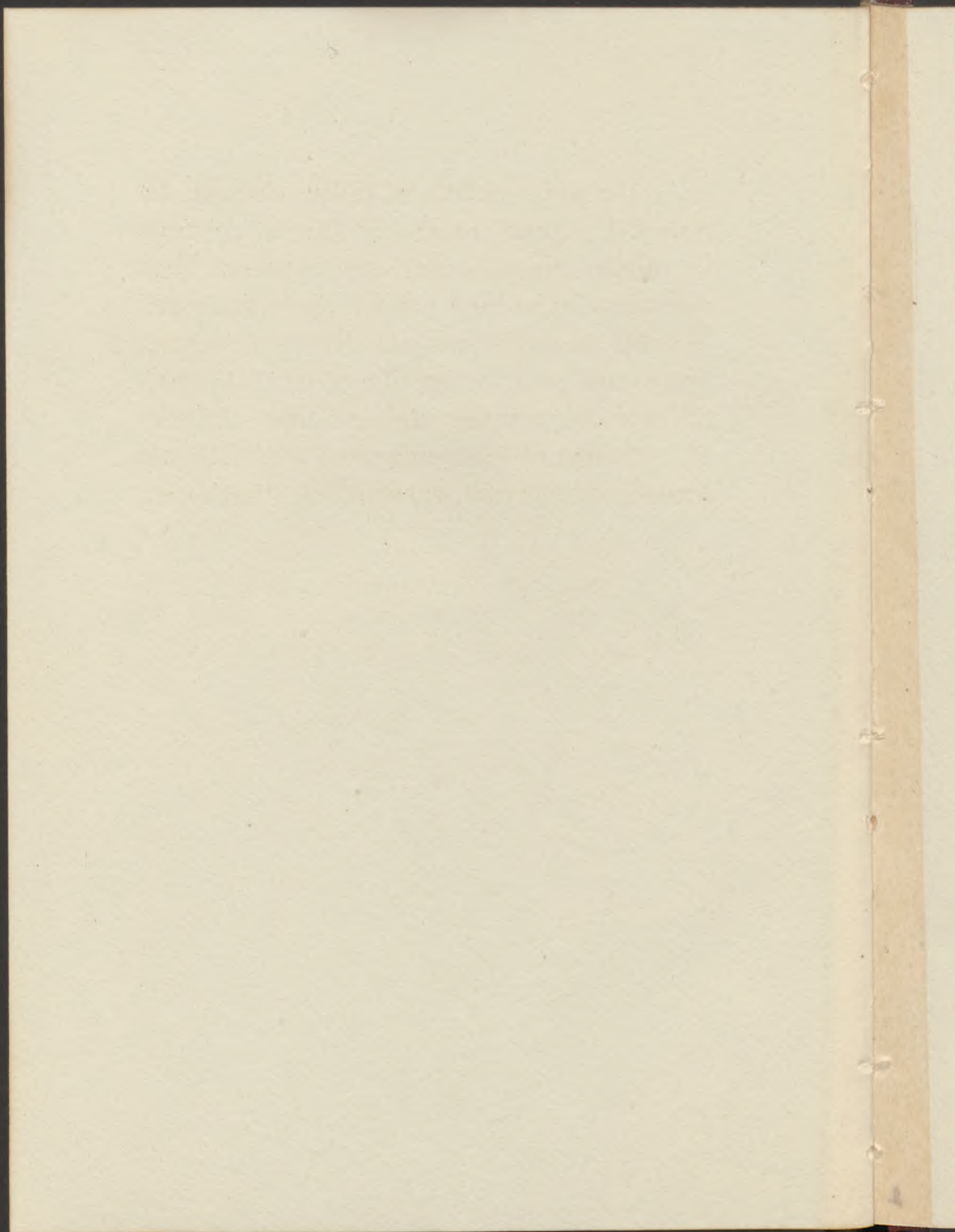
— O toi qui es si grand, qui conduis les nations vers la prospérité, tu tends la main à celle que son peuple réprouve et renie!

Alors Ramsès :

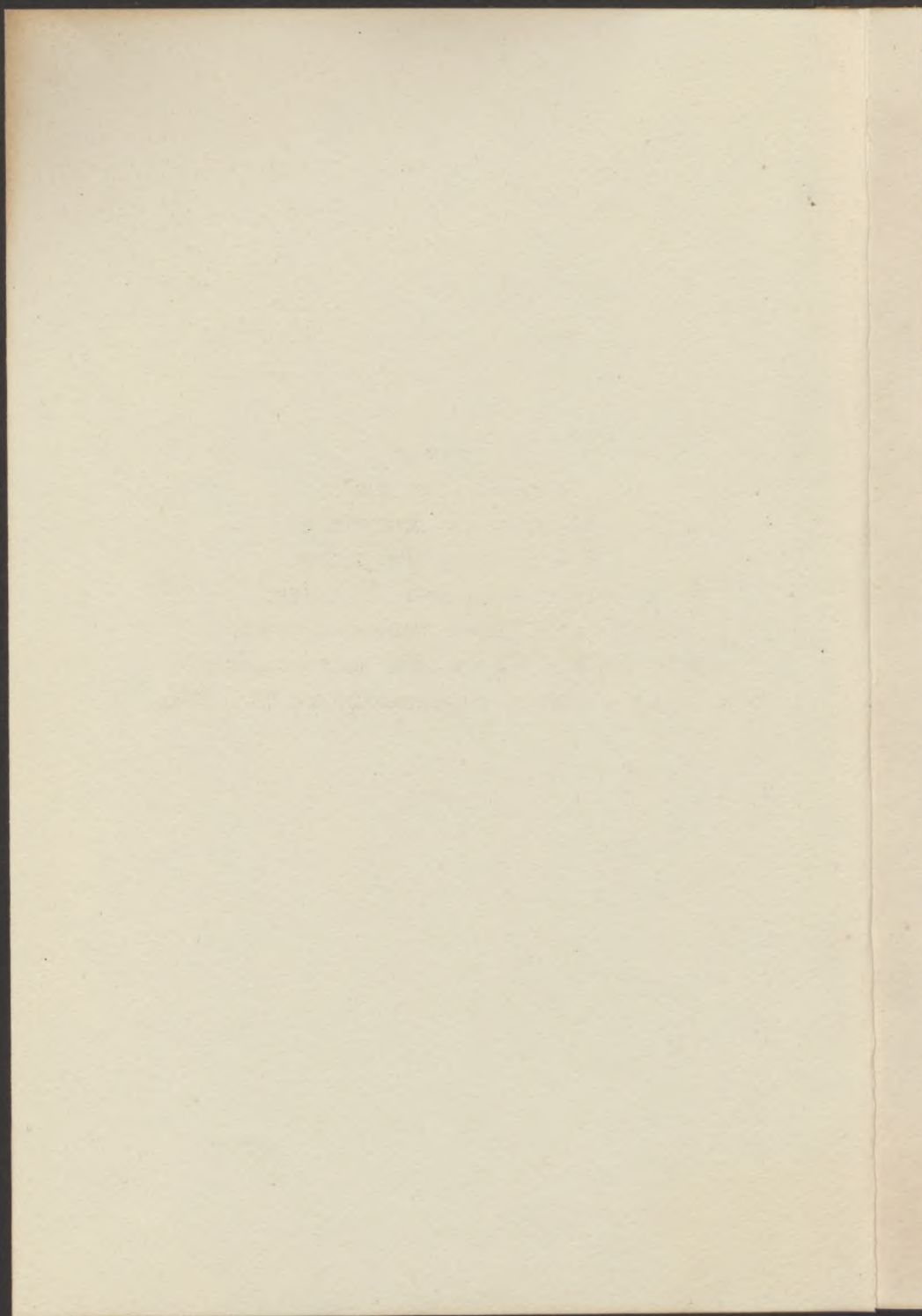
— Je suis petit de taille devant le Soleil. Un jour notre vie fondra comme le nuage dissous par ses rayons. Traversons l'existence en douceur de cœur.

Il lui passa le bras par-dessus l'épaule, approcha son visage de celui d'Hélène, toucha ses tempes de ses deux doigts, et, retournant légèrement sa tête, il l'embrassa comme embrassent les Pharaons.

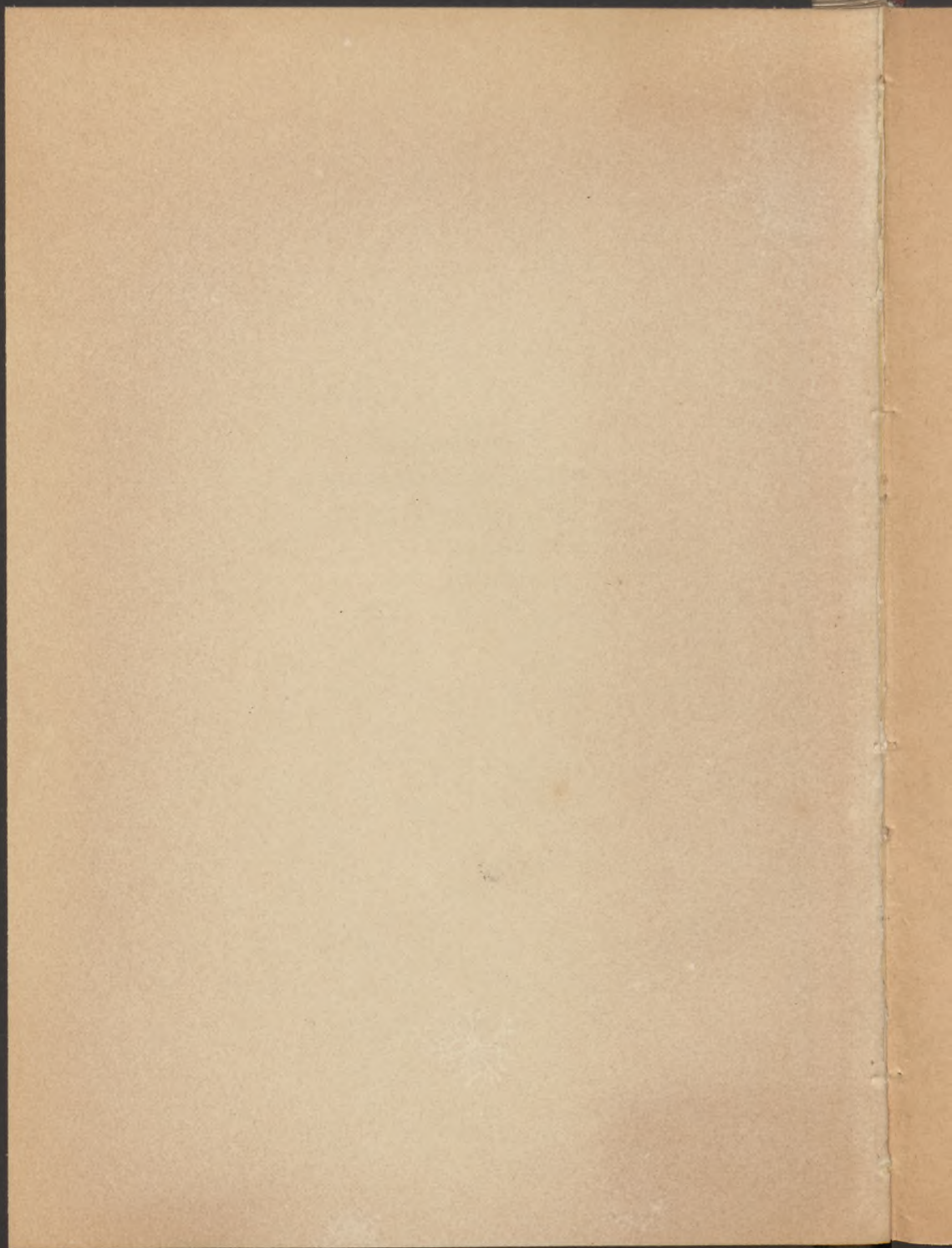


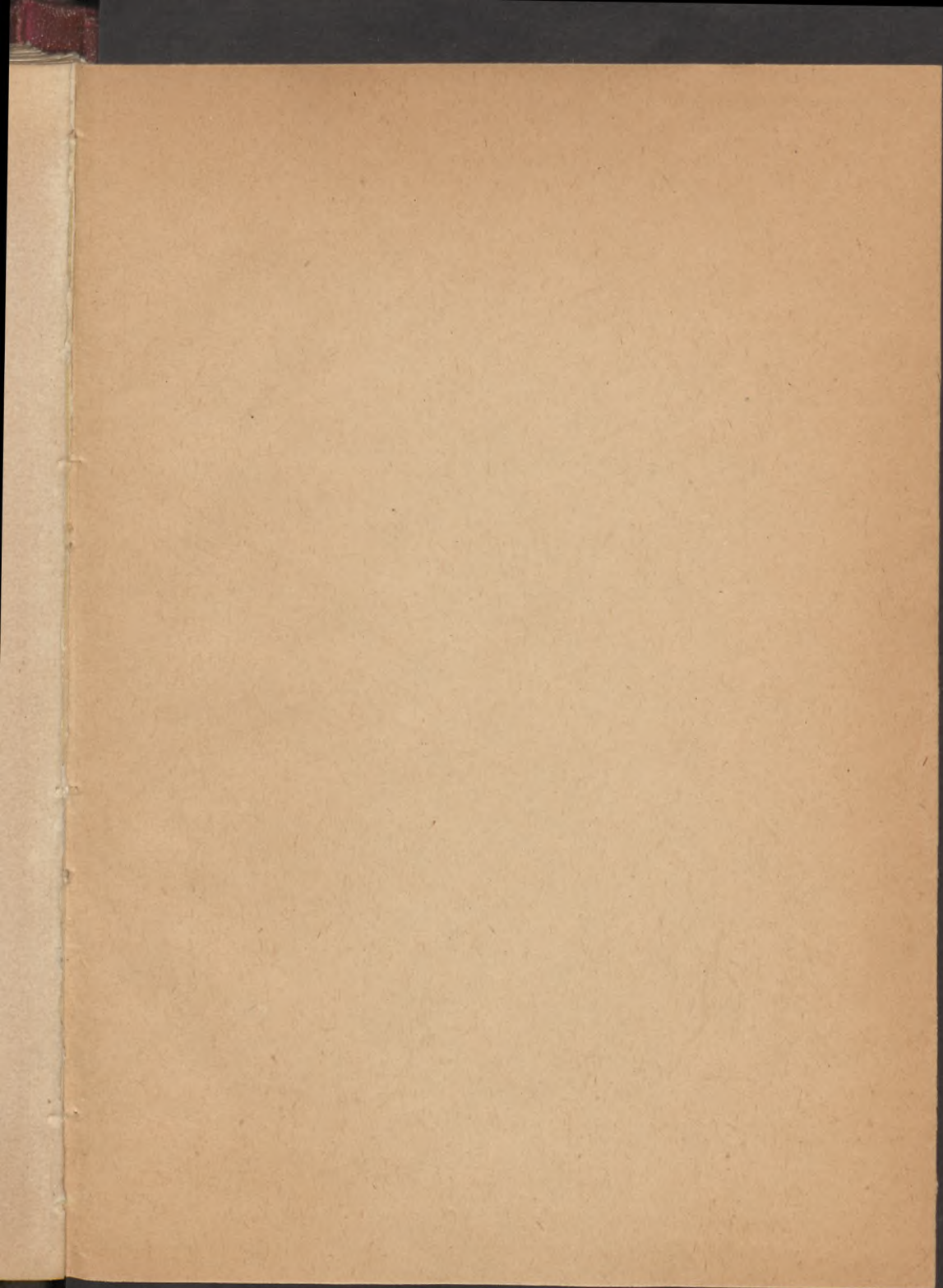


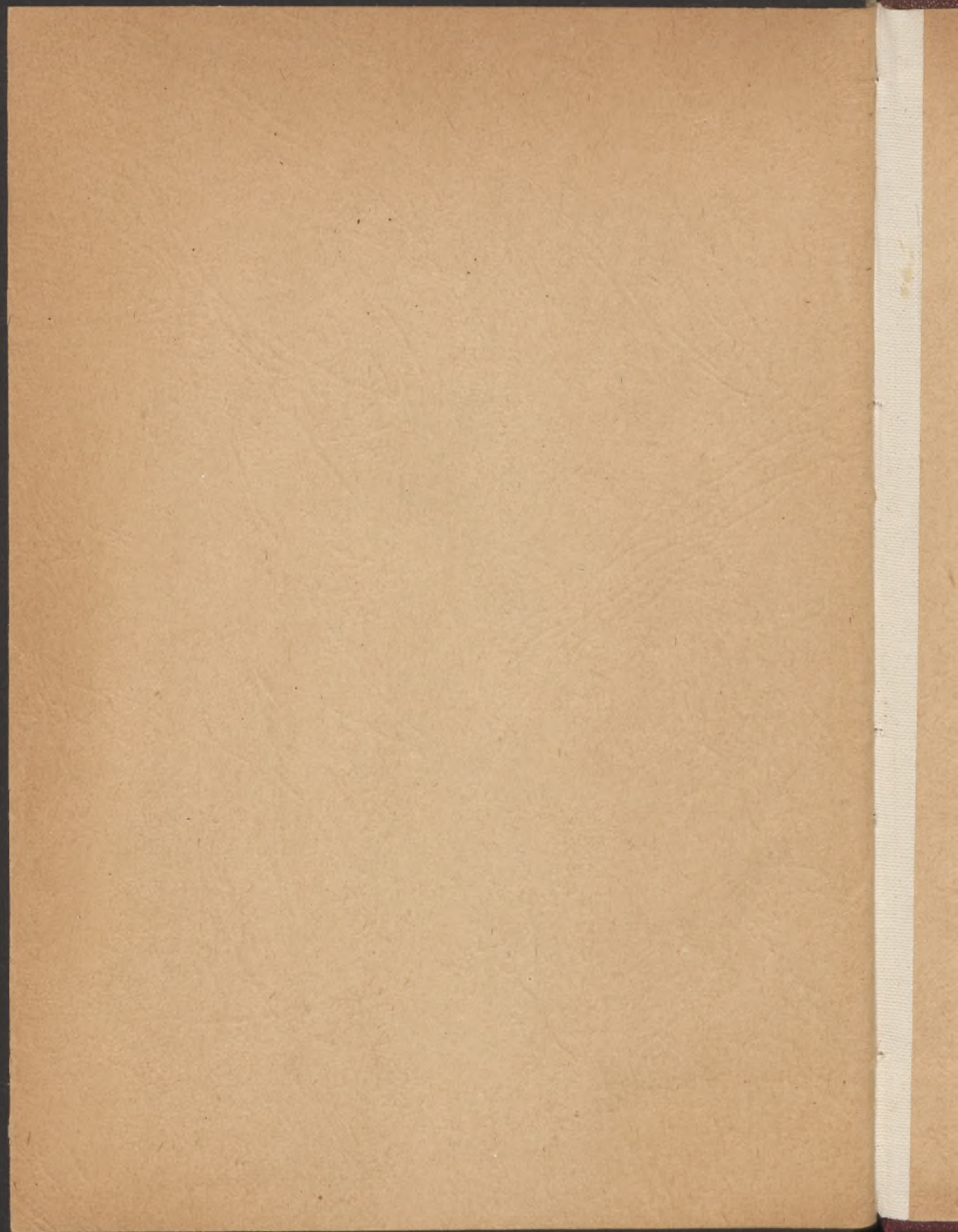
L'
ÉDITION
ORIGINALE DE
HÉLÈNE EN ÉGYPTÉ
A ÉTÉ TIRÉE A 260 EXEM
PLAIRES; A SAVOIR 10 EXEM
PLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL NUMÉ
ROTÉS DE 1 A 10 ET 250 EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN D'ARCHES NUMÉROTÉS DE 11 A 260.

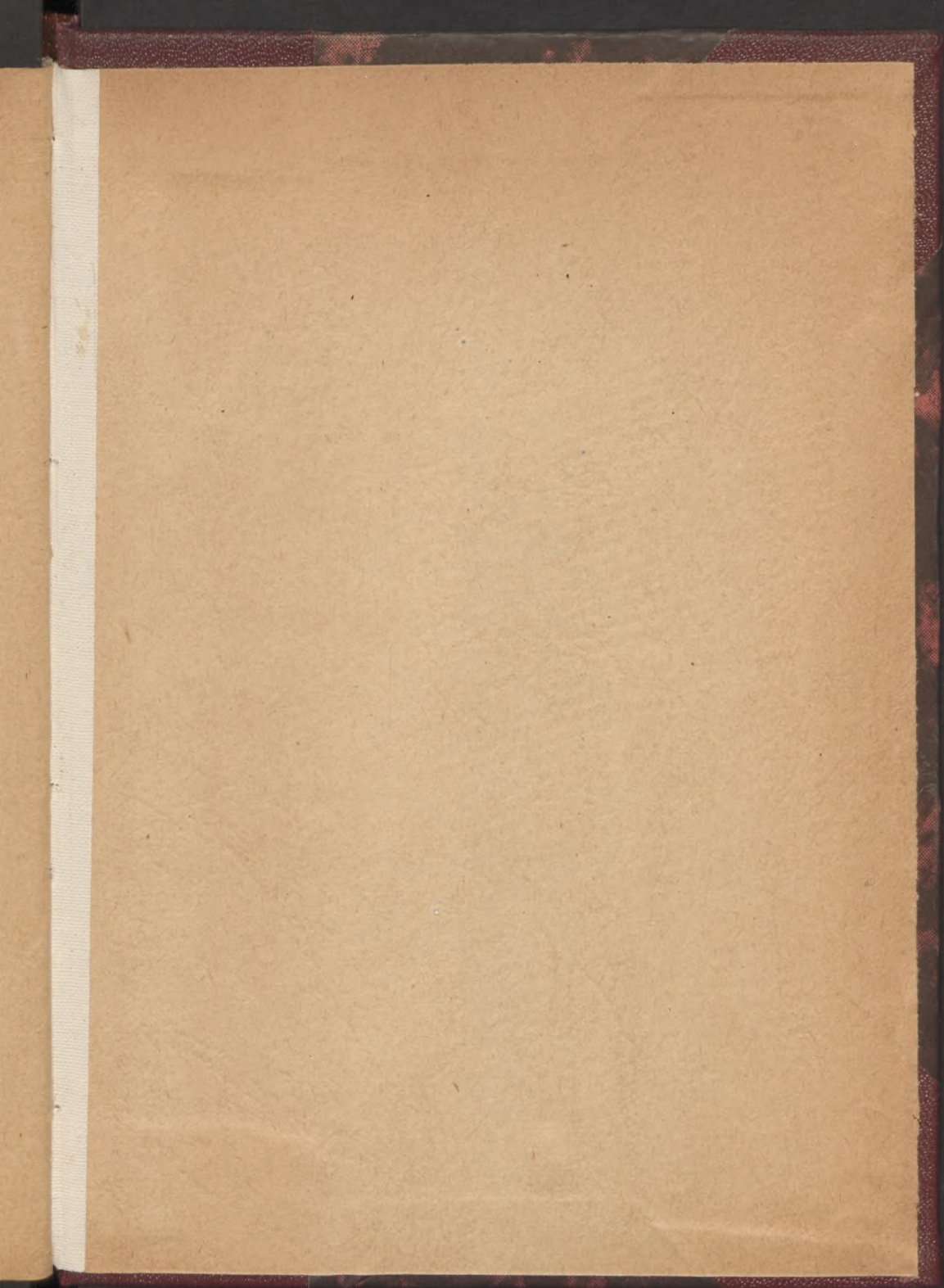


CE VOLUME
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DU LIVRE, A RUEIL
H. FILIPACCHI, DIRECTEUR
LE 15 MAI 1928.









HELVETII HELVETICÆ ET FRYGIE

688617
279889